

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

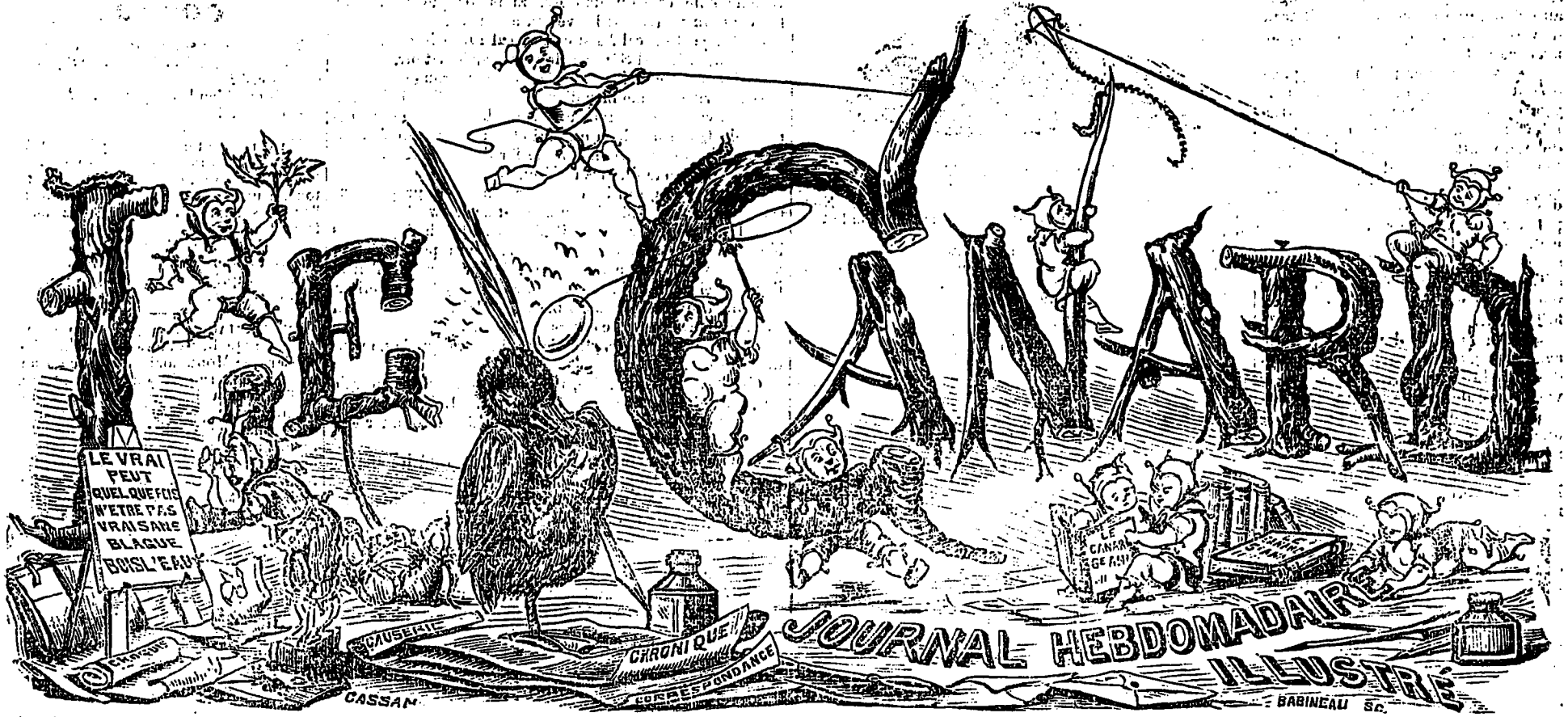
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



BERTHELOT & Cie
 Editeurs-Propriétaires.

Abonnements :
 Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
 35 St. Gabriel.

H. BERTHELOT
 Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON de 'CANARD'

[La Maison Murée

PAR ELIE BERTHET.

(Suite.)



A OTTAWA

QUI EST LE PLUS FORT DES DEUX ?

CHAPLEAU.—J'ai le droit de fumer maintenant une partie de ce cigare.

LANGEVIN.—Pas du tout. Moi je fumerai, toi tu cracheras.

—Courage ! reprit le capitaine, cherchant à donner à la jeune fille une espérance qu'il n'avait peut être pas lui-même, nous n'avons pas encore visité toute l'habitation ; et vos frères, pensant que vous n'existiez plus, ne l'auraient-ils pas quittée pour se réfugier en province sans prévenir personne ? Quelles preuves avez vous que vos fatales prévisions se soient réalisées ?

—Des preuves ! répéta Joanne en s'arrêtant et en pressant avec force le bras de Loudunois ; des preuves !... en voici !

Et elle désigna deux ou trois croix de bois grossièrement façonnées, qui s'élevaient à quelque distance sous un massif de verdure. Le capitaine tressaillit et il voulut entraîner la jeune fille loin de cet endroit fatal ; mais elle résista avec énergie, et Loudunois fut forcé de la suivre jusque auprès de ces tombes qui allaient révéler sans doute quelque horrible secret.

Jeanne, toute tremblante, s'agenouilla au pied de la première croix, et chercha à déchiffrer une inscription gravée péniblement au couteau sur la

traverse à peine équarrie. Mais ses yeux étaient pleins de larmes, la douleur la suffoquait, et ce fut le capitaine qui murmura à voix basse : GASTON, mort le 20 novembre 1868.

—Gaston ! mon frère ! dit Jeanne en levant les yeux au ciel.

Puis, désignant la tombe voisine, vers laquelle elle ne pouvait se tenir à cause de sa faiblesse :

—Et là ? demanda-t-elle.

Loudunois se pencha sur la seconde croix et lut : HENRI, mort le 17 novembre 1868.

—Morts tous les deux ! s'écria-t-elle avec une voix déchirante ; morts, Gaston, Henri !... Mon père, fit-elle en désignant la troisième tombe, mon père doit être là.

Ses jambes se dérobaient sous elle, et elle s'affaissa la tête appuyée contre une croix, comme si elle n'avait plus de forces pour supporter un nouveau malheur. Loudunois la soutint, et on lui donna des secours il lui disait :

—Jeanne ! une consolation nous reste dans le malheur qui nous accable ; c'est que ces jeunes gens ne sont morts que trois mois après ma visite

dans cette maison ; ils n'ont donc pas succombé à la contagion dont j'aurais pu apporter le germe... Je n'ai pas à me reprocher d'être la cause de la mort de vos frères.

Mais Jeanne ne l'écoutait pas ; son évanouissement cessa bien vite devant la poignante inquiétude qui lui déchirait l'âme. Elle se souleva par un mouvement brusque et fiévreux ; le capitaine comprit son intention, et s'approcha de la troisième tombe, il souleva une bryone parasite qui avait entrelacé ses branches vertes autour de la croix, et il lut avec hésitation : Marie Merced, morte...

—C'est ma nourrice ! la femme du pauvre Guillaume Marced ! s'écria la jeune fille, sans laisser au capitaine le temps d'achever ; oh ! mon Dieu je vous remercie, mon père existe encore !

—Il existe encore, répéta derrière elle comme une voix faible comme un écho, mais il va mourir.....

Jeanne et Loudunois se retournèrent rapidement, et ils aperçurent un homme immobile, dans une attitude mélancolique, derrière un bouquet d'

bois que s'élevait distance des tombes. C'était le vieux Guillaume, mais plus cassé et plus vieilli que jamais par des malheurs récents ; dans sa surprise, il venait de laisser échapper de ses débiles lèvres ce qu'il portait d'ordinaire pour la défense de l'habitation ; arme bien inoffensive sans doute, puisque la mèche n'était pas allumée. Il regardait Loudunois et la jeune fille, d'un air effaré, comme s'il était en présence d'une apparition surnaturelle. Jeanne et le capitaine coururent vers lui.

—Les morts sortent-ils du tombeau, demanda le vieillard d'une voix creuse ? est-ce bien mademoiselle Jeanne que je revois ?

—Oui, c'est moi, Guillaume, mon bon Guillaume, répondit la jeune fille en pressant sur ses lèvres les mains ridées du vieux domestique ; c'est moi qui reviens après avoir échappé à la contagion, ainsi que mon fiancé !... Guillaume, ne m'as-tu pas dit que mon père existait encore ?

—Dieu a prolongé sa vie jusqu'à ce moment pour qu'il ait la consolation d'embrasser sa fille ! Mais les chagrins ont épuisé ses forces et il est là, à deux pas, mourant et désespéré, il ne comptait pas que la main d'un de ses enfants pût lui fermer les yeux.

—Il est donc vrai ? demanda Loudunois en désignant par un geste les sépultures, les fils du baron.....

—Les tombes ne trompent pas, répliqua le vieillard avec un sourd gémissement ; elles dévorent tout, gentils hommes ou pauvre vieille servante.

—Oh ! mon Dieu ! fit Jeanne en levant les yeux au ciel ; mais, Guillaume, de quelle mort mes malheureux frères.....

—Il vous le dira lui-même, répondit le domestique d'un air sombre en se préparant à les conduire auprès du baron.

Le capitaine le retint par le bras.

—Vous êtes donc seul ici Guillaume, avec votre maître ?

—Seul, monsieur. Après les funestes événements qui ont changé cette maison en maison de deuil, tous les domestiques se sont enfuis les uns après les autres, par crainte de la fatalité qui pesait sur elle. Je suis resté avec ma pauvre Marie auprès de notre maître, si malheureux !... Marie est morte, il n'avait plus que moi.

Il passa lentement la main sur ses yeux ; Jeanne sanglotait, le capitaine lui-même semblait avoir beaucoup de peine à se rendre maître de son émotion.

—Guillaume, reprit d'une voix altérée, il me reste encore une explication à vous demander. Pourquoi le baron s'est-il obstiné à rester enfermé

ici quand il n'y avait plus de danger au dehors, quand on lui donnait tant d'avertissements que la contagion avait cessé ?

— Si vous voulez parler des papiers que je trouvais quelquefois dans le jardin dit Guillaume, M. le baron m'avait défendu de les ramasser et de faire attention aux bruits de l'extérieur; il est devenu sombre, hypocondre. N'espérant plus rien des hommes, il ne veut plus se rapprocher d'eux; leur vue lui ferait mal, leur bonheur augmenterait son désespoir. Il voulait mourir en silence dans ce coin écarté, en prononçant le nom de ses fils et de sa fille.....

— Mon nom! demanda Jeanne avec chaleur: il a parlé quelquefois de moi, Guillaume!..... Il se souvient aussi de sa fille! il la regrette il la désire? Oh! courons! courons! que je le voie! que je le presse dans mes bras!... mon bon père!

— Il n'est plus là, dit-il; depuis le soir de votre disparition, il a fait fermer toutes les portes de cette maison où était entré un pestiféré, et personne n'y a pénétré depuis. Il est dans ce pavillon que vous voyez là-bas, où il s'impatiente sans doute de mon retard prolongé. D'ailleurs, ajouta-t-il en s'adressant à Jeanne, vous ne pouvez paraître ainsi devant lui sans qu'il soit prévenu: votre présence inattendue causerait un mort sur-le-champ.

Loudunois se joignit au vieillard pour faire entendre à Jeanne qu'il fallait modérer pour quelques instants sa pieuse impatience et attendre que le baron fut préparé à la consolation que Dieu lui envoyait à sa dernière heure. Elle y consentit avec peine, puis on s'achemina lentement vers le pavillon.

C'était un de ces petits bâtiments que le baron avait fait élever après coup dans l'intérieur de son jardin pour le logement des gens de service qui devaient partager sa captivité volontaire. L'extérieur en était triste et délabré, à cause du mauvais état de cette construction, faite à la hâte et qui n'avait pas été réparée depuis longtemps. Jeanne soupira à la vue de cet état et dernier asile de son père.

En approchant de la porte, le vieux domestique l'avertit à voix basse de ne pas aller plus loin. La jeune fille s'assit, toute frémissante d'émotion, sur le seuil, pendant que Loudunois et Guillaume pénétraient dans la chambre du baron.

Cette chambre était mesquine et mal meublée, comme le faisait présu-mer l'extérieur de l'édifice. Le moribond était couché dans un grand lit à ciel, dont les épais rideaux de serge augmentaient encore l'obscurité autour de lui. Ses traits étaient décomposés, ses mains amaigries se contractaient dans des spasmes douloureux. Quand on entra, il ne se détourna pas pour regarder les arrivants, mais il dit d'un voix faible et saccadée:

— Eh bien! Guillaume, vous avez été bien lent!... quelle était la cause de ce bruit effrayant que j'ai entendu dans le jardin? On eût dit qu'on enfonçait la porte secrète... Mon Dieu! ne me laissera-t-on pas mourir en paix?

— Monsieur le baron...
— Mais il y a un étranger ici, reprit le malade en se retournant vers Loudunois qui venait de faire un mouvement et en levant les yeux égarés; que me veut-il?... que vient-il faire dans cette maison?... qui l'a appelé? qui l'a introduit ici?

Loudunois s'avança timidement de quelques pas.

— Monsieur le baron, dit-il, l'air de solitude et l'abandon apparent de cette maison, que l'on savait habitée par vous et votre famille, a excité des craintes chez des personnes qui s'intéressent tout vivement à votre sort. La peste vient de cesser, et j'ai reçu mission du roi de m'assurer avec tout le respect et la pitié de vos malheurs...

Le baron l'interrompit par un geste brusque.

(A suivre.)

Tous les jeudis à midi au grand restaurant Duperouzel on servira de la choucroute avec saucisse alsacienne. 25 cts le plat.

Donnez-moi un cigare "DOC-OR", je ne fume pas autre chose.



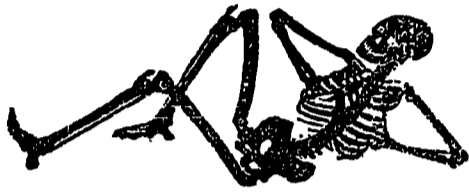
LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annouces: Première insertion, 10 centins par ligne: chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme. Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTRÉAL, 15 Novembre 1884.



LES MORTS EN VACANCES

Les morts n'ont qu'un mois de vacances par année. Ces vacances sont pendant le moi novembre.

Les morts ont la permission d'aller en excursion sur la terre pendant 30 jours. Pendant les vacances saint Pierre répare la chauche de sa porte, huile les couplets et fait poser les châssis doubles.

Sainte Cécile fait venir un accordeur pour son piano et sa harpe et sainte Catherine prépare de la tiro pour ses amis.

Tous les morts canadiens font un pique-nique sous la direction de saint Jean Baptiste.

Dimanche dernier, la température était on ne peut plus désirable pour une promenade en dehors du céleste séjour. Une foule de canadiens de nos connaissances étaient au nombre des excursionnistes.

L'endroit choisi pour la pique nique était l'île Sainte-Hélène. Là ils n'avaient aucune raison de craindre d'être dérangés par les vivants de Montréal qui les auraient ennuyés en leur racontant les bêtises faites par nos gouvernements.

Les morts se dispersèrent par groupes dans les différentes parties de l'île. Plusieurs s'étaient emparés des tables et commencèrent à prendre leur goûter. Chacun avait emporté un "flask" de nectar et plusieurs sandwiches à l'ambroisie. Rien ne manquait pour un petit festin champêtre. Parmi les défunts qui assistaient à cette réunion étaient Sir George Cartier, Luc Letellier, et plusieurs célébrités politiques du passé.

Après avoir pris un léger goûter Cartier et Letellier gagnèrent le côté Nord de l'île. En voyant l'extension qu'avait prise depuis dix ans la ville de Montréal, les yeux de Sir George devinrent grands comme des vitres de montres.

Il n'avaient pas le droit de se transporter de l'autre côté, mais honneusement il fit la rencontre d'un personnage inattendu, c'était le Canard.

Le Canard faillit tomber à la renverse en voyant une ancienne connaissance qu'il croyait dans l'autre monde depuis plus de dix ans.

— Rassurez-vous, mon bon, lui dit Sir George, c'est bien moi, Sir George. Je n'ai que quelque temps à passer sur cette île. Je ne vous ferai aucun mal. Je suis surveillé par un gardien rigide qui ne permet pas de converser avec les vivants. Soyons discrets tous les deux. Nous allons tailler une bavette ensemble et nous serons, je crois, intéressants l'un pour l'autre. Regardez bien autour de vous, si vous voyez arriver saint Jean Baptiste, vous vous cacherez en arrière de cet arbre. Personne ne nous observe, tenez, goûtez moi ceci.

Sir George sortit son "flask" et versa une rasade de nectar au Canard.

Le Canard avala le breuvage d'un seul trait et se fit claquer les lèvres en disant: Il y a un petit goût de revenez-y.

Au même instant son regard devint plus brillant, il put pénétrer la voile de fumée et de brouillard qui masquait le port; il pouvait lire facilement sur la rue des Commissaires les numéros sur les chapeaux des policiers.

— Vous avez pris une gobe de la liqueur des immortels, dit Sir George, et vous en voyez à présent l'effet. Bon, maintenant, dites-moi quel est ce chemin de fer que j'aperçois sur le terrain des anciennes casernes? Est-ce le chemin de fer du Nord?

— Non, ce n'est pas le chemin de fer du Nord. C'est le Pacifique.

— Le Pacifique! dites-vous; mais les canadiens n'ont pas encore construit leur chemin de fer du Nord?

— Oui, mais ils ne l'ont pas gardé bien longtemps. C'est le Grand Tronc qui l'a acheté.

— Comment ça? Sous quel ministère le chemin de fer du Nord a-t-il été construit?

— Il a été construit sous deux ministères; celui de de

Boucherville et celui de Joly, mais lorsque Chapleau est venu au pouvoir il l'a vendu à Sénécal.

— Qui ça, Sénécal? Est-ce Sénécal l'imprimeur?

— Non, Adélarde Sénécal, le grand spéculateur.

— Comment ça? Mais Sénécal était un rouge.

— Il a viré comme bien d'autres, mais il n'a fait de bonnes affaires avec les conservateurs. Il a "bluffé" le gouvernement de Québec si bien que lui et Chapleau ont fait un million de profit. Le chemin de fer du Nord est aujourd'hui la propriété du Grand Tronc.

— Ah! oui-da, oui! Mais changement de propos, qui est-ce qui m'a remplacé comme chef à Ottawa?

— Pour vous dire vrai, il n'y a pas de chef pour les bleus de la province de Québec, Laugelvin prétend l'être mais Chapleau est en train de lui damer le pion. Tenez, il y a quelqu'un qui s'avance de ce côté. C'est Letellier.

Bon, il tombe justement bien. Je n'ai pas en occasion avant aujourd'hui de converser avec lui.

Letellier.— Bonjour, Messieurs, j'espère que je ne vous dérange pas.

Cartier.— Au contraire, mon bon, nous étions en train de parler des affaires du Bas-Canada. Le Canard que voici est très discret, il est en train de me donner des informations très intéressantes.

Letellier.— J'aimerais savoir comment vont les affaires provinciales à Québec.

Le Canard.— Après votre départ, M. Letellier, les choses ont été de mal en pis. Lorsque le chemin de fer a été vendu, nous avons tâté du gouvernement Mousseau.

Cartier.— Mousseau! vous dites ça pour me blaguer? Letellier.— Mousseau! celui qui m'a fait perdre ma place. J'ai bien envie d'aller lui tirer les ortels la nuit prochaine.

Le Canard.— C'est très sérieux, mais ça n'a pas duré longtemps, il a fait tant de cochés mal taillées que le pauvre homme faisait pitié, on a été obligé de le nommer juge.

Cartier.— Dites-moi donc, s'il vous plaît, parlo-t-on encore de moi à Montréal?

Le Canard.— Bedame, il y a quelques années on a parlé d'ériger un monument sur votre tombe, mais le projet est tombé à l'eau. Aujourd'hui il n'y a pas vingt personnes qui pourraient indiquer l'endroit où reposent vos ossements. On a eu le club Cartier, qui s'est débandé il y a deux ans. Le parti conservateur est divisé en deux partis: les castors et les Sénécaux.

Cartier.— Les castors! qu'est ce que c'est que ça?

Le Canard.— Les castors c'est un drôle de parti qui a été fondé par le sénateur Trudel, Bellerose, Beaubien et les mécontents qui ont été laissés dans l'ombre lorsqu'on faisait le pillage. Ils ont résumé l'ancien programme du *Nouveau Monde*; mais les évêques leur ont servi une soupe chaude. Les castors n'ont pas de force et les sénécaux prennent le dessus.

Letellier.— Dites moi, monsieur le Canard, qui est aujourd'hui le lieutenant-Gouverneur de la province de Québec?

Le Canard.— On n'en a plus, et il est probable qu'on n'en aura jamais, à moins que l'on ne consente à prendre un protestant.

Cartier.— Comment ça? Y a-t-il une révolution à Québec?

Le Canard.— Non, mais le nouveau gouverneur, l'hon. M. Rodrigue Masson a refusé de prêter le serment d'office; parce que dans ce serment il devait jurer qu'il n'écouterait jamais le pape dans les affaires politiques. On dit que M. Masson va gouverner tout de même.

Cartier.— Mais tous ces actes officiels ne vaudront rien tant qu'il n'aura pas prêté le serment exigé par la constitution.

Le Canard.— Les canadiens sont nés pour toutes espèces de malheurs. Comment se fait-il que les anciens gouverneurs catholiques aient prêté le serment que refuse M. Masson?

Cartier.— C'était des catholiques libéraux, des gens trop coulants. Bigre, dire que je n'ai pas pensé à ça lorsque j'ai fait la confédération.

Letellier.— Il y a bien d'autres choses auxquelles tu n'as pas pensé.

Cartier.— Si nous allions faire une promenade à Montréal ce soir.

Le Canard.— Vous n'y pensez pas. Chiniquy est là. Les étudiants en médecine et la police sont aux prises. On pourrait se faire "garocher."

Cartier.— En effet, il ne faut plus y songer. Retournons trouver notre guide et rentrons à la maison.

VERITAS

Veritas. — C'est le nom d'un club qui vient de se former ici, à Montréal.

Les membres de ce club, qui est appelé à rendre de grands services à la société se recrutent parmi les chasseurs et pêcheurs, qui ont au préalable abjuré le mensonge pour ne dire que la vérité.

Le but de ce club est de forcer tous les grands et petits journaux de cette province d'être un peu plus sages dans l'avenir; c'est-à-dire de ne plus publier à la légère des comptes rendus de certains Nemrods dont les exploits n'existent pas même dans leur imagination. Ces exploits sont généralement exagérés au point d'être ridicules. Le public qui n'est pas toujours connaisseur en ces matières gobe la chose et finit par fausser son jugement et par conséquent il est plus ignorant après avoir lu qu'auparavant.

Ce club a été créé et mis au monde pour mettre un terme à cet abus. Bon gré, mal gré, il faudra que les journaux ne publient aucun rapport avant d'en avoir acquis la preuve de la pure vérité. Sinon Veritas sera à leurs trousses.

Les armes de ce club sont un morceau de charbon et une colonne. Le charbon sera pour marquer au front

COUAC

Taupin jetant son cigare avec colère: — Sales cigares!... Ils ne valent pas deux sous? — Et combien les payez-vous? — Un sou!

Un Gascon et un Provençal vantent à l'envi la fertilité de leur pays natal.

— A Bordeaux, dit l'un, vous laissez tomber une allumette dans un champ; l'année suivante, vous y trouvez une forêt?

— A Marseille, s'écrie l'autre, vous laissez tomber un bouton de bretelle; huit jours après, vous avez un pantalon tout fait.

UN MARIAGE MANQUÉ.— Un gommeux de Québec était sur le point d'épouser une Montréalaise. Il va chez un tailleur de la rue St Jacques, croyant qu'il s'y fera habiller d'une manière irréprochable. Son habit lui alla si mal que sa fiancée le congédia en lui disant: Malheureux, si tu t'étais aché tel un habilleme tout fait, chez E. Lemieux, No 3 rue St Laurent, tu aurais été moins ridicule. E. Lemieux fait des habilleme de commande à des prix qui réellement défient la concurrence.

Dans une brasserie. Un bohème apercevant un de ses camarades:

— Ah! mon ami, tu serais bien aimable de me prêter un louis.

L'ami, tirant un louis de sa poche et le lui montrant:

— Mon cher, tu vois le seul qui me reste.

Le bohème, s'en emparant vivement:

— Je t'en suis d'autant plus reconnaissant!

Voir l'annonce de la maison R. B. Champagne Cie.

Le nouveau lieutenant gouverneur de la province de Québec n'a pas voulu prêter le serment qu'exigeait de lui la constitution du Canada. Le Canard est sûr d'une chose, c'est qu'il ne se jurerait jamais s'il s'agit de serment qu'il n'y a pas une place à Montréal où l'on puisse acheter ses fourrures à meilleur marché que chez Dubuc, Désautels et Cie, No 1617 rue Notre Dame où le gros chien gris est à la porte. Le stock d'hiver est complet et très assorti.

Où cela s'arrêtera-t-il?

La police est descendue hier chez un marchand de vins en gros de Bercy, lequel possède des tonneaux autour desquels se trouvent des cercles où il y a du jeu.

Dîner de fiançailles, au dessert;

Lui: Prendriez-vous des pruneaux, mademoiselle?

Elle. Non, monsieur... au contraire...

A table. Un invité découpe délicatement une perdrix.

— Pauvre petite bête, soupire une dame sentimentale, quand on pense qu'il a fallu la tuer pour que nous la mangions.

L'invité avec une grimace, après avoir flairé le gibier:

Oh! il y a si longtemps qu'elle est morte!

Le Marseillais peu scrupuleux:

— J'avise un gaillard et je lui propose un écarté; histoire de gagner quelques louis. Il donne le premier et retourne aussi le roi. Il refait et il retourne aussi le roi. Il en fait autant la quatrième fois. Alors je n'y tiens plus et je lui dis:

— Monsieur, seriez-vous un grec?

UN BONANZA QUE LES POLITICIENS N'ONT PAS VU.

Pendant que les politiciens partout se querellaient, mardi le 14 octobre 1884, le 173 sième grand tirage mensuel de la Loterie de la Louisiane s'accomplissait. M. A. Dauphin Nouvelle Orléans, (à qui toutes les demandes doivent être adressées). Le billet No. 78, 455 tira le premier prix capital de \$75,000, le billet entier avait été vendu à un homme d'affaires de la Nouvelle Orléans et payé à E. B. Lhoste, de la Banque Nationale de la Louisiane de cette ville. Le No 77956 gagna le second prix de \$25,000, vendu en cinquièmes à un dollar chacun, les gagnant étant M. Henry Smith, juge de paix et Wm. M. Kennedy, planteur, tous deux de Greenville, Miss. W. C. Bennett No 210 Sedgewick St Chicago. Deux deux cinquièmes du troisième prix de \$10,000 billet No. 47,234 gagné par O. C. Fox, Portage, Wis. Le quatrième prix de \$6,000 chacun par les Nos. 13,388 et 54,631, vendus par cinquième à \$1 chacun à différentes personnes dans différentes villes. Cette loterie se continuera toujours. Si vous n'y investissez de l'argent, cela ne vous cassera pas. (A être continué indéfiniment.)

Dans une ville du centre de la France on peut lire l'enseigne suivante :

Hôtel de Saint-Michel Archange

et

Du pied de Cochon

On trouvera un peu singulière cette réunion de mots ; mais elle s'explique par la fusion de deux hôtels qui se trouvaient placés à côté l'un de l'autre.

Dans une réunion publique : Un orateur terriblement long et diffus débite des phrases interminables sur un sujet incompréhensible.

S'apercevant de l'inattention de son auditoire, il s'écrie, indigné : —Ce n'est pas pour vous que je parle, c'est pour la postérité.

—Sapristi ! murmura l'un assistant, s'il continue à parler de ce train, il finira par se trouver devant son public.

Voir l'annonce de la maison R. B. Champagne Cie.

Nous avons visité cette semaine la manufacture de cigares de MM. Courteau et Frère, rue Craig. Nous avons vu comment l'on y fabriquait le *Doctor*, et nous nous sommes assurés qu'il n'entrait dans sa confection que le tabac le plus pur de la Havane. Ce cigare qui ne se vend que 5 cent vaut au moins 10 cent.

Méridionaux. —Nous en avons un chez nous, mon bon, ce qu'il boit, c'est effrayant ! Ainsi, par exemple, un jour j'ai voulu boire autant d'eau pure que lui de cognac. Eh bien ! au bout de deux heures, j'étais gris.

Le médecin consolateur. —Hélas ! docteur, je crois bien que je suis perdu.

—Voyons, que diable ! ne vous découragez pas. Nous allons tâcher de retarder un peu le fatal dénouement.

—Si vous avez l'intention de présenter un cadeau à quelques uns de vos parents ou de vos amis un portrait photographié grandeur naturelle, retouché au crayon ou à l'encre de Chine ou colorée à l'huile, si vous exigez que ce portrait ait un fini vraiment artistique donnez votre commande à H. Larin, No. 18 rue St Laurent. M. Larin, a fait ses preuves en faisant le magnifique portrait qui a été présenté à l'hon. M. Mercier. Toute la presse fait l'éloge du travail de cet artiste. Prix très modérés.—2—41.

Champoireau regarde les curiosités et objets d'art d'un grand magasin du boulevard.

En voulant manier un magnifique vase de Sèvres, il le laisse tomber à terre, où l'objet d'art se brise en mille morceaux.

Le marchand accourt, furieux. —Monsieur, ce vase vaut deux mille francs.

Champoireau, avec bonhomie : —Eh ! deux mille francs sont une somme... Mais que voulez vous, ça n'est pas une perte irréparable. Venez prendre un bock, et n'y pensons plus.

Donnez moi un cigare "DOCTOR", je ne fume pas autre chose.

L'autre jour le *Canard* en se promenant sur la rue Notre-Dame a rencontré un gros monsieur la figure rayonnante et paraissant jouir de la meilleure santé possible, c'était l'incarnation du bonheur et de la satisfaction. Cet homme venait de prendre un bon repas au Restaurant Sauvé Nos. 60 et 62 rue St Gabriel, là où l'on trouve une cuisine de première classe. Repas à toute heure. Vins, Liqueurs et Cigare de choix. Le prix du lunch ici n'est que de 25 cents.—5—31

Voir l'annonce de la maison R. B. Champagne Cie.

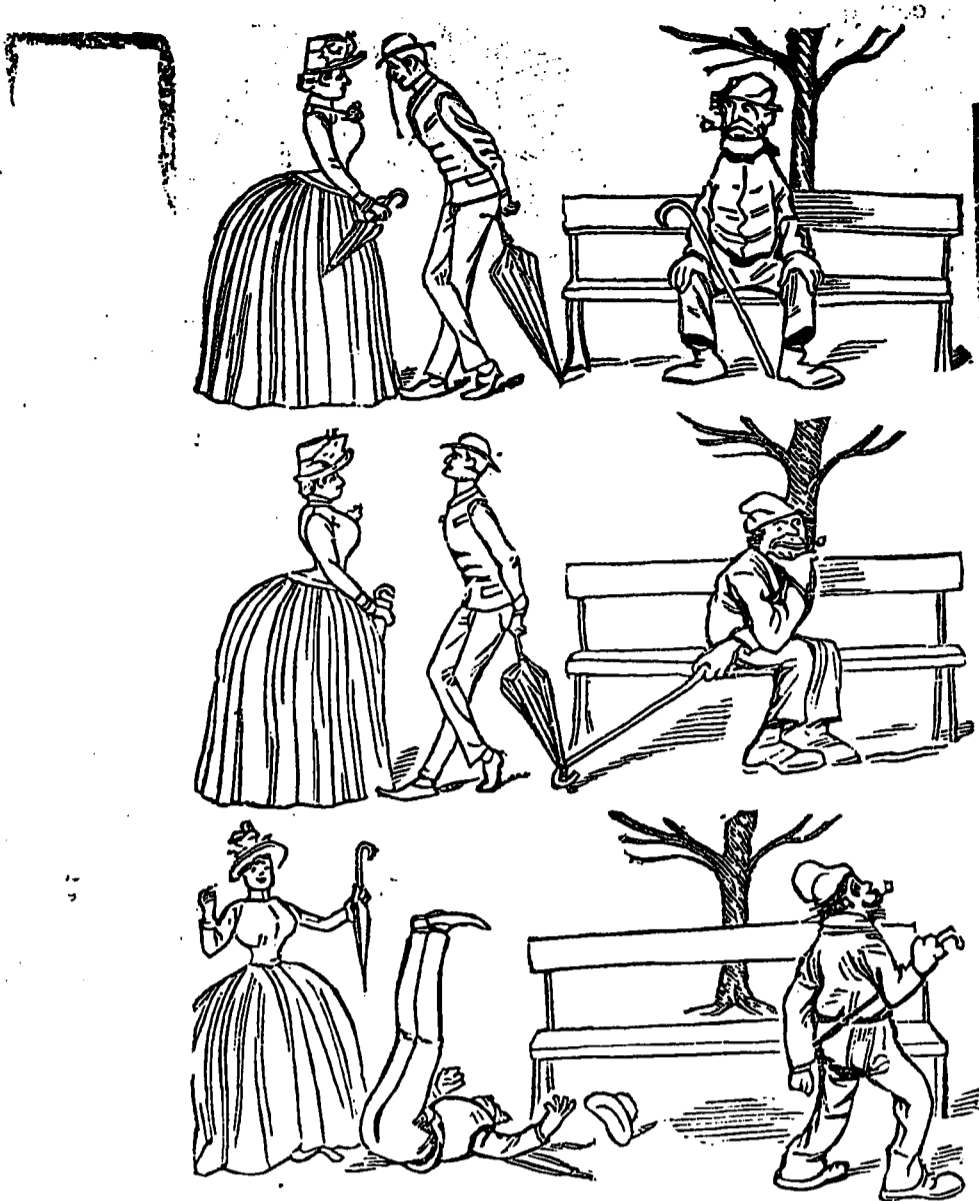
Pendant la répétition d'un ballet : Quelques danseuses, généralement maigres, font des pointes et des entrechats.

Tout à coup, le caniche de l'une d'elles s'aventure sur la scène.

—Malheureux, s'écrie le régisseur en chassant l'animal, te risquer dans un jeu de quilles !

Le *Canard* est allé mouiller son bec il y a quelques jours dans les pièces de vins canadiens de MM. Sauvé et Cie, ruelle des Fortifications anciennes mites de Dames. Il y a sur les pressoirs en activité et le jus de la treille fermentant dans les tonneaux. Tous les vins de la maison Sauvé et Cie ont le bouquet véritable de la marque qu'ils portent. Ici il n'y a aucun procédé chimique, le vin se fabrique dans toute sa pureté.

Questions et réponses. —Peut-on épouser la fille d'un honnête homme ruiné ? —Oui... mais on ne l'épouse pas. —Peut-on épouser la fille d'un homme riche et déshonoré ? —Non... mais on l'épouse.



AU JARDIN VIGER

Une tragédie en trois actes.

les menteurs et la colonne pour les flageller. (Pas de malentendu la colonne est une colonne du *Canard*.)

Le club en naissant a entrepris de faire oublier le vieux proverbe qui dit menteur comme un chasseur ou un pêcheur et ce, en forçant les disciples de saint Pierre et de Saint Hubert d'être dignes de leurs patrons en ne disant que la vérité. Les membres de ce club ont entrepris la rude tâche de vérifier, à chaque fois tous les rapports des journaux et si dans ces rapports il y a exagération, les noms et prénoms des personnes, leur résidence et leur occupation seront publiés tout au long dans les colonnes du *Canard*, accompagnés d'un démenti en règle sans égard à qui que ce soit.

Depuis un certain temps on aurait pu croire que tous les journaux de la province rivalisaient de zèle, car les grandes histoires pleuvaient de toutes les bouches. Un jour on pouvait lire qu'un Sénateur avait pris un masquinongé de 47 livres, un autre jour c'était un marchand de nouveautés de la rue Notre Dame qui en avait pris un de 61 livres, un autre jour c'est un inspecteur de bouillottes qui a tué une chevrete de 199 livres, un autre jour c'est un grand..... qui fait passer des dorés de 14 livres pardessus le pont du Sault au Recollet, un autre jour c'est un célèbre notaire de cette ville, qui a pris un doré de 15 livres mais il l'a oublié dans une écurie, un autre jour c'est l'illustre M. S..... l'acolyte du garde chasso qui a vu 26 ours dans la même pièce d'avoine et un autre jour on lit dans un journal qu'un certain monsieur dont le nom m'échappe a pris 11 dorés dont le plus petit petit 10 livres, (mais c'est y beau une pêche semblable) Ah tiens ! j'y suis, en me relisant tout haut je prononce son nom dans ma réflexion, en effet c'est un M. Thibau (c'est toujours bon de réfléchir).

Dieu nous garde de croire que ces rapports sont faux nous en dirons rien car nous n'avons fait aucune perquisition ; mais à l'avenir réfléchissez avant de parler ou ne parlez pas car il faudra que le club achi à quoi s'en tenir, il lui faudra des preuves et s'il ne peut en trouver soyez persuadés que pêcheurs, pêcheuses, chasseurs, chasseuses, sénateurs, tous sans merci seront passés au bob.

VERITAS.

LA MODE

Je réponds avec empressement aux demandes d'un futur très épris de sa future qui désire savoir ce qu'une bourse modeste doit offrir dans une corbeille de noce. D'abord, et pour faire plaisir à mon ami Moloch, la première condition à poser pour la liberté de vos achats, c'est d'éloigner votre belle-mère du lieu où ils se font. (Moloch n'aime pas les belles-mères.) En réalité, il vaut mieux sonder les intentions de sa future que celles de sa maman : les mamans sont si peu raisonnables !... Le plus indispensable objet d'une corbeille de noce est... la corbeille proprement dite. Les fortunes princières mettent les présents du marié

dans un coffre de velours qui ne sert qu'à l'usage d'un jour. Les bons bourgeois choisissent un petit meuble utile, une table à ouvrage, un petit bahut (dressoir de salon), une jardinière.

Pour imiter ce terrible Charles Leroy, il est inutile de choisir un berceau... ce serait de très mauvais goût. Une bourse modeste suppose à Paris, de 8 à 10,000 francs de de rente, n'est-ce pas ? Ce qu'on appelle le fond de la corbeille doit alors se composer de trois robes de cérémonie.

Une robe de soie, satin ou velours, noire. Une robe de bal, rose, bleu, jaune, etc... étoffe ad libitum, et une robe de petite étoffe fantaisie, mais assez riche relativement.

Puis des volants de dentelles de trois hauteurs, c'est-à-dire grands volants pour robe de cérémonie, volants moyens pour garniture plus ordinaire et petits volants pour corsage et coiffure.

Il est entendu que cette confection n'est pas plus de rigueur que le reste. Le fiancé ne donne pas de lingerie, cela regarde la famille de la fiancée ; il doit même éviter de donner des étoffes blanches telles que soieries, mousseline, etc...

Jadis les plumes d'autruche étant plus rares et plus chères qu'aujourd'hui, on ne mettait quelques-unes dans la corbeille. Un fiancé prudent peut se contenter de poser, par ci par-là, quelques parures de fleurs très fines pour le bal et pour les diners piés.

Pas de gants, pas de mouchoirs, mais si on veut, un petit objet de luxe pour les toilettes élégantes ; un éventail, un dessus d'ombrelle brodé ou peint, des neuds de rubans avec une parure d'agrafes fantaisie assorties.

Maintenant les bijoux sont tout à fait facultatifs. Une bourse modeste ne peut guère se lancer dans les diamants et les perles.

Voici cependant ce qui fait toujours plaisir et est toujours utile : une bonne jumelle de théâtre en nacre, ivoire, écaïlle ou maroquin de Russie, un joli facon de sels, une châtelaine pour montre (mais pas la montre), un carnet très élégant, un porte-or très soigné.

Si on veut le bijou absolument bijou, il faut donner un bracelet, le collier et les boutons d'oreilles avec une agrafe pour la coiffure, le tout très assorti. On ne saurait trop recommander aux jeunes hommes qui offrent des bijoux de corbeille de donner toujours des parures assorties, cela ne coûte pas plus et est bien autrement apprécié par la jeune femme que les plus beaux bijoux désassortis.

Il est très gentil, de la part du marié d'ajouter à la corbeille, modeste ou fastueuse, une boîte peut être aussi jolie que possible et les flacons aussi ciselés qu'on voudra.

On met quelquefois dans les corbeilles soignées un beau peigne à coiffure avec ornements de pierreries ou simplement en superbe écaïlle.

Un futur d'esprit doit, du reste, chercher à plaire à la future dans des détails inédits qui sont la joie des nouvelles épousées.

Mais la règle générale est qu'il faut ne pas offrir des choses d'une inutilité absolue et des choses absolument utiles.

Jamais, un grand jamais, le futur ne donne la robe de noce. Je le répète, tout ce qui est blanc, pur, chaste, intime doit être donné par la famille. Si riche que puisse être marié et si pauvre que puisse être la mariée, le premier n'a rien de son trousseau, et la seconde doit apporter sa robe et son voile, eût elle tissé celui-ci de ses propres mains.

RACHILDE

1753

CASQUES EN MOUTON DE PERSE

VENDUS POUR

\$3.00, \$4.00, \$5.00, \$6.00,

—CHEZ—

R. B. CHAMPAGNE & Cie

601 rue Ste. Catherine

R. B. CHAMPAGNE.

GEO. LEFRANCOIS.



VINS CANADIENS

Les soussignés qui ont obtenu deux prix aux Expositions de la Puissance pour leurs échantillons de Vins Canadiens ont en entrepôt les vins dans les spécialités suivantes :

SPECIALITÉS :

Champagne Mousseux	Champagne Sec	Haut Sauterne
Sauterne Lumina	Bourgogne Canadien	Château Margaux
Vermouth	Malaga	Vin Blanc
O'porto	Sherry	Cicille
St Emilion	St Julien	St Jean-Baptiste Bitter Medoc

Ces vins sont garantis purs. Nous les avons en fût et en bouteille. Nous sommes prêts à recevoir des commandes. Nous livrons les vins à domicile.

BARRE & Cie,

Bureaux 186 et 188 ruelle des Fortifications.

Les tribunaux comiques

UN HOMME POLI

C'est un lieu commun de rappeler que la France est la terre classique de la courtoisie. M. Le duc de Coislin se jeta par la fenêtre de son premier étage afin de pouvoir faire une dernière politesse à un ambassadeur dont il venait de recevoir la visite. Les gentils hommes de Fontenoy disaient à la garde royale anglaise: "Tirez les premiers, messieurs les Anglais," et, de nos jours encore, le plus humble ouvrier de nos fabriques se fera un point d'honneur de n'être jamais traité de mal élevé par une femme. Rappelons-nous que les insurgés de Juin 1848 tendaient galamment la main aux dames pour les aider à traverser les barricades.

Ces traditions de politesse paraissent avoir été soigneusement conservées par Léonard Verteil qui comparait devant la police correctionnelle sous la prévention de vol dans un hôtel meublé du quartier du Palais Royal. Le plaignant, M. Dumonceil, riche bourgeois d'Amiens, dépose ainsi:

Le 27 août dernier, étant de passage à Paris, j'avais déjeuné avec un de mes amis, commerçant du quartier du Mail et j'étais rentré pour me reposer à l'hôtel où j'occupais un appartement composé de deux pièces contiguës, un salon et une chambre à coucher. Il faisait ce jour-là une chaleur accablante. J'entre dans ma chambre et je m'étends sur mon lit sans songer à la précaution vulgaire de retirer la clef de mon salon que j'avais laissée en dehors. Je sommeillais à peine depuis quelques minutes, lorsqu'un bruit de chaises remuées me fit ouvrir les yeux. J'aperçus alors monsieur, (le plaignant désigné l'accusé) qui me fit un salut jusqu'à terre et me dit textuellement: "Je suis en ne peut plus confus... Je suis désolé... J'ai troublé le sommeil de monsieur, que monsieur veuille bien m'excuser mais je venais de remonter, les pendules de l'hôtel... Monsieur croyez bien que je suis au désespoir." Interloqué par ce flux de paroles, encore mal réveillé, j'essayai en vain de placer un mot. Au moment où j'allais demander poliment à ce monsieur si poli pourquoi il était entré chez moi sans frapper, il avait déjà disparu en me saluant profondément.

M. LE PRÉSIDENT. — Après le départ du prévenu vous avez constaté la disparition de plusieurs objets dans votre salon?

LE PLAIGNANT. — Oui, monsieur le président. Mon voleur aurait sans doute dévalisé ma chambre si je ne m'y étais pas trouvé; mais en attendant, il avait eu le temps de prendre sur la cheminée du salon ma montre et ma chaîne et en plus une photographie de ma femme dont le cadre me coûte fort cher.

LE PRÉVENU, se levant et avec la plus exquise politesse. — Je serai observer à monsieur que ce n'est pas pour le cadre que je me suis permis d'emporter la photographie, c'est pour le portrait de madame qui est fort jolie. Elle me rappelle une de mes cousines.

LE PRÉSIDENT, au prévenu. — Rasseyez-vous. (Au brigadier de la Sûreté qui a arrêté l'accusé.) Sur la plainte adressée par le propriétaire de l'hôtel et par le volé, vous êtes parvenu à arrêter l'accusé, dont vous avez le signalement, dans une maison mal famée du quartier des Halles. Le tribunal vous félicite de votre sagacité. L'accusé a-t-il opposé quelque résistance?

LE BRIGADIER. — Pas la moindre, monsieur le président. Il a dit adieu aux femmes de cette maison en leur faisant de profonds saluts, et se tournant vers moi il m'a félicité sur mon air martial et sur mes médailles. Lorsque je lui ai annoncé que j'allais le conduire au poste, il a ajouté: Vous me comblez.

LE PRÉSIDENT, au prévenu. — Qu'avez vous à dire pour votre défense? LE PRÉVENU, toujours poli. — Monsieur le président, je suis réellement bien touché de la bienveillance avec laquelle vous m'interrogez. Aussi je n'hésite pas à me recommander à votre indulgence. J'ai été poussé par le besoin. Je suis valet de chambre de mon état, mais sans place pour le moment.

LE PRÉSIDENT. — L'instruction établit que vous avez été chassé de trois maisons bourgeoises, où vous serviez, pour vols dument établis et que vos maîtres n'ont pas cru devoir dénoncer en présence des faux témoignages de repentir que vous prodiguez.

LE PRÉVENU, de plus en plus poli. — Je me repens encore, monsieur le président, et si c'était un effet de votre bonté... (Il salue un à un les trois juges du tribunal.)

M. LE PRÉSIDENT. — Faites-nous grâce de vos simagrées. Le tribunal va délibérer.

Le tribunal, après en avoir délibéré condamne Léonard Vertuil à deux ans de prison et à cinq ans de surveillance.

Le prévenu se retire à reculons en saluant le tribunal, le plaignant, les gendarmes, le greffier, l'huissier de



Sir John va boire l'eau de la Jamaïque, mais il trouve quelle est un peu forte pour le canayen.

service et une demi douzaine de voyous débraillés qui le remplaçaient sur le banc des accusés.

Le fusil en papier

Qu'on vienne nous dire que les Japonais ne sont pas des imitateurs et n'ont pas l'esprit inventif! dit l'Echo du Japon.

Il y a deux ans environ, nous signalions dans ce journal, en empruntant nos informations à une feuille indigène, une invention curieuse. Il s'agissait d'un industriel qui avait réussi à fabriquer un fusil dont le canon était en soie. Cette arme, assurait l'inventeur, était plus légère, nous le croyons sans peine, plus facile à entretenir et surtout plus solide que les fusils dont les canons sont en vulgaire acier. Des essais ont eu lieu et n'ont probablement pas donné les brillants résultats qu'on attendait l'inventeur, puisqu'il n'a plus été question de fusils en soie.

Mais au Japon c'est toujours de plus en plus fort, absolument comme chez Nicolet, et nos braves confrères indigènes nous signalent une nouvelle invention, qui vaut bien la précédente mais n'aura sans doute pas un plus grand succès: les hommes sont si routiniers! Il s'agit cette fois aussi d'un fusil, mais dont le canon, au lieu d'être de soie, sera en papier. L'heureux inventeur est un nommé Gondo demeurant à Nishikimatchi, Kanda, Tokio. Nous donnons son adresse tout au long, afin que les incroyables puissent aller lui faire une petite visite et s'assurer de l'exactitude de notre information. Gondo vient d'envoyer un spécimen de son invention et le nouveau fusil doit être essayé prochainement.

Entre voisins

La guerre à coups de pamphlets et d'articles de journaux se poursuit entre les écrivains anglais et les écrivains français. Ce n'est plus la vieille haine populaire d'autrefois entre les deux nations, ni la guerre des chansons et de la diplomatie, succédant à la guerre véritable, aux luttes à main armée; c'est la guerre de la plume, la guerre des journalistes et des correspondants.

Et cette guerre n'est pas peu vive. Il faut voir les traits qu'on se lance de part et d'autre. Naturellement, les Français, qui possèdent plus d'habileté, à titre de peuple le plus spirituel du monde, ont le dessus dans cette polémique.

Il faut reconnaître cependant que les hostilités ont été ouvertes par eux, c'est-à-dire par l'un d'eux, par l'auteur de John Bull et son île, qui n'a pas encore terminé ses études de mœurs sur la Grande-Bretagne. Un journaliste anglais a riposté par une autre étude sur les Français et leurs défauts.

Puis les journaux ont suivi, et la presse des deux pays est engagée actuellement dans une œuvre de critique internationale qui peut mener loin.

Le pamphletaire français a sans doute dépassé les bornes; il a commis de véritables charges contre le peuple anglais. Mais, d'autre part, l'apologiste britannique s'est rendu ridicule et a détruit l'effet de sa propre thèse en se lançant dans des exagérations grossières. C'est ainsi qu'il a décrété que Paris était une ville affreuse, bien inférieure à Londres sous le rapport de la beauté. Une assertion aussi fautive n'est propre qu'à faire sourire. Toute l'Europe, le monde entier sont là, pour proclamer le contraire et le prouver en préférant Paris à Londres, en saluant Paris comme la plus belle des villes, comme la capitale intellectuelle et artistique du globe.

Le Brutal Saxon (c'est ainsi qu'il signe) trouve encore que les Françaises sont laides. Les Françaises, n'ont pas sans doute, la fraîcheur du teint des Anglaises, en général; mais celles qui sont laides ne sont pas en peine de racheter ce défaut naturel par l'esprit dont la Française est douée plus que toute autre femme au monde.

Un autre reproche du Brutal Saxon est tout aussi injuste et tout aussi indélicat. Les Français, dit-il ne savent se battre que contre les Chinois. Ceci prête par trop à la riposte. Aussi les journaux

parisiens ne se sont pas fait faute de rappeler que depuis longtemps l'Angleterre ne s'est battue qu'avec les Egyptiens et les Zoulous.

Il est souverainement regrettable de voir les deux nations engagées dans une lutte de ce genre, lorsqu'elles pourraient si aisément s'entendre et agir de concert dans leur politique extérieure. Le malheur vient de ce que l'Angleterre voudrait être seule à répandre son empire au dehors et que les succès de la France dans la même sphère lui portent ombrage. La France, pourtant, ne marche nulle part sur ses brisées. Elle se contente d'agir pour son propre compte, dans des pays où l'Angleterre n'a rien à voir.

Il en résultera peut être, en fin de compte que la fière Albion sentira sa faute et l'isolement qu'elle se prépare lorsque bientôt la Russie se mettra à la talonner dans l'Afghanistan et aux Indes. Elle regrettera peut être alors d'avoir taquiné, tracasé, froissé son ancienne alliée de la guerre de Crimée.

GRAPPILLAGES.

On parlait duels, l'autre soir, au Ramolli-Club.

—Moi dit Guibollard, j'ai la conviction que si jamais je me bats, c'est au visage que mon adversaire m'atteindra.

—Et pourquoi cela? s'écrient les assistants.

—On m'a toujours dit que j'ai la physionomie ouverte!

La sympathique ambassadrice, Mme de X... rêvait l'autre jour dans son boudoir bleu de ciel.

Entre le valet de chambre—un nouveau, engagé hâtivement le matin même gros garçon à l'air emprunté.

—Que me voulez-vous? lui demanda-t-elle.

—Il y a dans l'antichambre un homme qui voudrait voir madame.

—Un homme?... Quel homme?.. —Je ne lui ai pas demandé son nom il est chargé d'affaires.

—Chargé d'affaires? Faites entrer. Et Mme de X... se levant et prenant la pose gracieuse d'une ambassadrice qui va recevoir un diplomate, voit entrer une minute après... un portefaix!

APRES LES HEURES DE MARCHÉ

Restaurateurs qui, dans le cours de la soirée vous trouvez, à court de viandes, gibiers, légumes, etc, ménagères qui après 7 heures recevez un visiteur pour lequel vous devez faire une cuisine extra, rappelez vous qu'à partir d'aujourd'hui l'étal de Charles Meunier restera ouvert jusqu'à neuf heures tous les soirs. Vous y trouverez tous ce que vous désirerez et les prix sont modérés.

L'étal est au coin de la rue Craig et de la Côte St Lambert.

—La dernière naïveté de Guibollard: On sert le potage, un consommé qui a de l'œil. Tout en prenant la cuiller pour servir le potage, le maître de la maison prend la parole:

—On a bien tort de dire que bon et blanc et blanc bonnet, c'est toujours la même chose. Ainsi, moi qui vous parle, j'ai connu un nommé Poteau, qui est mort depuis quelques années déjà... Eh bien, au risque de vous surprendre beaucoup, je crois pouvoir vous affirmer que feu Poteau et pot-au-feu, ça ne se ressemble pas du tout.

La petite locomotive que le public a tant admirée au coin des rues St Laurent et Vitre a été vendue aux sociétés des tailleurs et des barbiers pour une concurrence de chasse au canard sur le lac St Pierre. Mais par ce temps de brouillard leurs rasoirs et leurs ciseaux vont tous se rouiller. Ils seront obligés d'en acheter d'autres chez M. Mandurati qui en vend de si bons et qui les repasse si bien. No 66] rue St Laurent.

Méridionale: —Moi, mon cher, quant j'étais au quartier Latin, j'avais une chambre sous les toits, tellement basse, tellement basse, que je ne pouvais y manger que des crêpes!

Une mère de famille a une petite fille charmante, mais bien indisciplinée. L'enfant ayant mal aux dents, sa mère essayait de la consoler.

—Voyons, ma chérie, ne pleure pas, ton mal aux dents se passera.

—Et comment veux-tu qu'il passe, répondit la petite, la voix entrecoupée de sanglots, est-ce que je peux ôter mes dents comme toi, moi!

La Pall Mall Gazette cite une boutade inédite de Pouschkine.

Le célèbre poète russe était poursuivi par un fâcheux qui voulait à toute fin avoir son autographe.

Ce quidam, nommé Ivan Jakolewitch (ce qui signifie Jean, fils de Jacques), ne se laissait par rebuter par les refus et sans cesse il tendait son album au poète pour qu'il y écrivit "quelque chose."

Enfin, un jour impatienté, Pouschkine prit l'album et traça ce qui suit:

Vous êtes Jean, Vous êtes Jacques, Vous êtes roux, Vous êtes sot;

Mais vous n'êtes pas, mon cher, Jean Jacques Rousseau.

Voir l'annonce de la maison R. B. Champane et Cie.

LE PALAIS ROYAL

Ce magnifique restaurant situé sur la place du palais de justice, vis-à-vis l'aile ouest, au No. 6 rue St Jacques, est sans contredit le plus bel établissement de ce genre que nous ayons dans la puissance, par la richesse de l'aménagement et l'excellence de sa cuisine. M. Georges Maybank, le propriétaire a une expérience de plus de trente ans comme restaurateur et il a toujours été patronisé par l'élite de nos citoyens. Les eaux de vie, les vins et autres liqueurs et cigares de Maybank par leurs qualités excellentes n'ont pas de rivaux dans la métropole. Repas chauds et froids. Huîtres en écailles à la douzaine et apprêtées de toutes façons.

GEO. MAYBANK

Propriétaire. Montréal, 8 1884—6—41—

La place du grand Secret

Où nous prenons les photographies le meilleur marché, les plus ressemblantes et avec un fini sans égal.

- Grandeur Minetto, 50cts doz.
Carte de Visites, 75cts
Cabinet, \$1.50
" " " finis à la gelatine, 2.50
Grandeur Panneaux, 2.00
Portraits au crayon, 5.00 chaque

I. MARTIAL.

102 ET 104 RUE ST-LAURENT ET No 458 RUE LAGAUCHETIERE. (Coin des rues St-Laurent et Lagauchetière.)

PHENOMENAL!

On a bien vu des vaches à cinq pattes, des vaches à deux têtes etc., mais ce qu'on n'a jamais vu c'est un homme possédant des pieds de cochon—de cochon, vous lisez bien! — Tout extraordinaire quo ceci puisse paraître, on peut s'en convaincre facilement en allant au No 72 de la rue St Laurent. Le charcutier Oizol se fera un plaisir de montrer ses pieds à tous ceux qui voudront les voir.

Jannetty a menti l'autre jour en disant que Oizol avait des bottes, car la conformation de ses pieds, s'oppose à cette chaussure trop moderne pour les pieds du compagnon de St Antoine.

Venez donc contempler tous les pieds extraordinaires que le fameux Oizol exhibe au No 72 de la rue St Laurent.

AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille de "Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement. Ayez confiance. 5 mètres, ce remède est infailible. Il guérit la dysenterie, la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général. "Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants" est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'un des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis.—Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. la bouteille.



PRIX CAPITAL, \$150,000

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés, dans ses annonces.

Signatures of J. T. R. and J. F. E. with titles.

Commissaire

Attraction sans précédent. Plus d'un demi-million distribué.

CEL. DE LOTERIE

L'Etat de la Louisiane

Incorporé en 1868 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$50,000. Par un vote populaire écrasant, ses privilèges devinrent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A.D., 1879.

Un grand Tirage de numéros simples aura lieu tous les mois. Le Tirage est réglé et n'est jamais ignoré. Régularité dans la distribution suivante:

170-me Tirage Mensuel et Grand Tirage Semestriel extraordinaire dans l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, Mardi, le 10 décembre, 1881

Sous la surveillance et la direction personnelles du général G. T. Remondet de la Louisiane et du général Jubal A. Early, de Virginie.

Prix Capital, \$150,000.

200 Avis: Les billets ne sont que de \$10, moitié \$5, cinquième \$4, dixième \$1.

— LISTE DES PRIX —

Table with 3 columns: Prize description, Amount, and Total. Includes 1st Prize Capital \$150,000, Grand Prizes, etc.

PRIX APPROXIMATIF

Table with 3 columns: Prize description, Amount, and Total. Includes 100 Prix d'Approximation de \$20, 700 100, 150 75.

2500 Prix s'élevant à \$22,500. Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie, à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez habilement, donnant votre adresse au long. Mandats de 10, 25, 50, 100, 200, 500, 1000 change sur New-York dans une lettre ordinaire. Billets de banque par Express (Toute somme au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressés

M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La.

ou à M. A. DAUPHIN, 607 Seventh St., Washington, D.C.

Faites les mandats de poste payable et adressez les lettres enregistrées à

New Orleans National Bank, New Orleans, La.

A LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE

C'est le temps favorable pour réparer et teindre les pelletteries, chez Robert & Cie, coin des rues St Laurent et Vitre, lorsqu'on achète le soir la lumière électrique permet de juger de la valeur et de la qualité de la marchandise, comme en plein jour.

Robert & Cie vendent tout son stock d'automne à bon marché pour ne pas l'avoir sur leur bras lorsque arrivent les importations d'hiver.

C. Robert & Cie ont en main des chaapeux de feutre en variété considérable dans les derniers style. Le tout à bon à bon marché.

C. ROBERT & CIE

Coin des rues St Laurent et Vitre.

Maison Ghidone

Cet établissement fondé par Mme Ghidone foodatrice du Grand Vatel offre aux amateurs du jeu de Billard et de Pools deux salles avec tables perfectionnées de S May & Cie. Salon particulier avec piano. RESTAURANT, spécialité des consommés et soupe aux huîtres. BUVETTE — Liqueurs de choix et les meilleurs cigares.

N'oubliez pas la place.

Maison Ghidone

No. 24 et 26 Rue St VINCENT

Coin de la rue Ste Thérèse.

ADOLPHE SABOURIN

GEBANT.